Document generated on 07/24/2025 6:47 p.m.

Liberté

L'enseignement et la quadrature ducercle canadien

Jacques Bobet

Volume 2, Number 6 (12), November–December 1960

URI: https://id.erudit.org/iderudit/59782ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bobet, J. (1960). L'enseignement et la quadrature ducercle canadien. *Liberté*, *2*(6), 320–324.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1960

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'enseignement et la quadrature du cercle canadien

JACQUES BOBET

> —*"En matière d'enseignement, les seules audaces qu'il faille regretter sont celles qu'on n'a pas eues, ou celles qu'on n'aura pas."*
> (Louison Bobet. Cycliste.)

J'y songe chaque fois que me tombent sous les yeux ces quelques lignes, — un slogan déjà —, que nous retrouvons fréquemment dans la presse ces derniers temps: — *"Le système d'enseignement canadien allie le meilleur du système français et du système américain."* Si je me décide à écrire ces quelques pages, traitant de ce domaine où tant d'autres sont plus qualifiés que moi, c'est seulement pour que nous ne puissions pas lire ce slogan en toute tranquillité d'esprit, pour qu'il ne devienne à aucun prix le mol oreiller de notre pensée pédagogique.

On pourrait se contenter d'en plaisanter, de dire que voilà bien une de ces belles formules qui satisfont aisément, d'y reconnaître un ronron académique, un balancement de l'expression qui nous tient lieu si souvent de pensée. Je pourrais dire aussi, plus personnellement, que ce slogan me rappelle, de façon incongrue peut-être, l'histoire de la belle dame et du grand maître.

> —"Maître, si vous consentiez à m'épouser, nos enfants auraient votre intelligence et ma beauté."
> —"Belle dame, supposez un instant, qu'ils aient ma beauté... et votre intelligence?..."

Supposez que nous empruntions au système américain son engouement pour toute idée dite nouvelle, et au système français sa résistance à toute amélioration dont la valeur n'a pas été dix fois prouvée?... Mais, en matière d'éducation, plaisanter n'est pas sérieux. Et il me semble que cette formule cache, ou révèle si l'on veut, un manque d'imagination et d'audace qui ne paraît pas matière à plaisanter.

Si j'essaie de rendre honnêtement justice à ce slogan, je crois comprendre ce qu'il implique. Nous désirons allier dans l'enseignement canadien, — peut-être même l'avons-nous déjà fait —, un certain humanisme auquel les Français attachent beaucoup d'importance, à un certain pragmatisme scientifique qui est si souvent au coeur des préoccupations pédagogiques américaines. Nous avons en vue une alliance aussi harmonieuse que possible au sein d'un même enseignement, de l'humanisme et de la science. C'est, sans aucun doute, très louable. Je dois dire que ce dilemne — traditionnel maintenant — me semble toujours un faux dilemne. Il me fait constamment songer à deux personnes essayant d'occuper la même chaise et se repoussant discrètement du derrière. — *"Donnez-moi un peu plus de place pour mes belles-lettres."* — *"Poussez-vous donc un peu, que j'installe plus confortablement ma physique."* Présenté sous cet aspect, voilà un dilemne qui perd beaucoup de sa dignité. Bien entendu, rien n'empêche de croire que cette alliance peut se faire au sein de notre enseignement et que les deux protagonistes resteront chacun une fesse assise et l'autre dans l'air, avec le sourire tout de même.

Toutefois, aussi généreusement qu'on veuille interpréter cette définition de notre enseignement, j'y distingue moins la prudence, — dont je sais qu'elle est très nécessaire en éducation —, qu'un manque de grandeur dans les buts et dans les méthodes. Je doute qu'un système d'enseignement audacieux, neuf, et qui réponde aux besoins de cette Province puisse se trouver au point de rencontre de deux autres systèmes, à supposer même que les deux systèmes en question soient parmi les meilleurs au monde. Je reconnais que cette formule renferme une sagesse, une pondération, une modestie certaines, mais je croirais volontiers qu'en ce qui nous concerne, tout au moins, pondération et modestie en éducation, sont des vertus hors de saison.

J'aimerais mieux qu'on écrive ceci par exemple: —"Nous allons mettre sur pied un système d'éducation si neuf et si intelligent, nous allons y attacher tant de nos meilleurs penseurs, y dépenser des sommes d'argent si considérables, une somme d'imagination si folle, que dans l'espace d'une génération ce système deviendra l'envie et l'exemple du monde entier. Et ne serait-ce que dans ce domaine, on parlera du Canada avec un respect véritable."

Je comprends bien que j'en parle à mon aise, mais c'est justement la justification des revues qu'on puisse y parler à son aise. En second lieu, je ne voudrais pas que l'on crie trop vite à l'utopie. Utopique, un système d'enseignement qui serait un quart de siècle en avance sur les systèmes anglais et français? Je suis persuadé du contraire. Bien moins utopique, par exemple, que d'envoyer un chien dans la lune; et enfin, utopie pour utopie, j'aime mieux la mienne. Elle nous donnerait, entre autres bienfaits, le remède à cette peur lancinante de toute la jeunesse canadienne française, peur consciente chez les uns, inconsciente chez tous les autres, la peur de l'assimilation après un long écartèlement culturel. Ceci nous le savons : à l'assimilation, ni la censure, ni les tarifs douaniers, ni les campagnes auto-

nomistes, ni les discours électoraux ne feront rien, alors qu'un système d'enseignement audacieux, total et tenace peut dissiper en une génération jusqu'au spectre de l'assimilation.

Après cette affirmation, je ne demande nullement qu'on me croie sur parole; je demande seulement qu'on reconnaisse en moi l'intérêt passionné qui m'attache à ce qui touche l'enseignement.

Je ne suis pas seul d'ailleurs. Nous discutons tous d'enseignement. Tout nous y ramène. Nous le retrouvons au coeur de tous nos problèmes, à la fin de chacune de nos discussions, au début de tous nos espoirs. Je crois, sans vouloir faire de peine à personne, que l'obsession de l'éducation a depuis longtemps déjà remplacé dans bien des esprits l'obsession de la foi. Si je pouvais penser, une minute seulement, qu'il s'agit là uniquement d'un jeu d'esprit entre intellectuels, d'une passade à l'ordre du jour, je laisserais volontiers les autres prendre les armes à ma place. Mais j'ai des enfants et qui vont prochainement fréquenter l'école; je connais, où je demeure, des quantités de familles canadiennes qui sont dans le même cas, et je constate qu'aucun de nous ne semble éprouver cette immense gaieté de coeur qui s'emparait de toute ma famille, en France, le jour où l'un de nous partait à l'école pour la première fois. C'était l'aube triomphale par excellence. C'était, je crois bien, le plus grand jour de notre vie à tous. Je n'ai pas que des éloges à faire de l'enseignement français, mais je veux au moins lui tirer ce grand coup de chapeau: que nos parents nous y envoyèrent allègrement et sans aucune restriction mentale. Je les envie.

Non, il ne s'agit pas d'un jeu, et ni le meilleur de l'éducation française ou de l'éducation américaine, non plus que leur alliance aussi souriante qu'on voudra, ne me paraissent capables d'opérer le redressement qui s'impose.

Ce dont nous avons besoin, ce dont j'ai besoin pour mes enfants, et vous pour les vôtres, et surtout ce dont nos enfants ont besoin entre eux, ici, au Canada, ce n'est pas d'un système retaillé sur les meilleurs exemples, c'est d'un système exemplaire. L'état de gaucherie culturelle dans lequel nous vivons, nous pouvons bien nous dire, nous, les parents que nous allons l'endurer, que nous commençons à avoir la peau dure, et que nous avons toutes sortes d'excuses à ne pas l'avoir liquidé plus tôt, mais nous n'en aurons plus aucune si, après avoir eu toutes les chances d'analyser notre malaise, nous le laissons se perpétuer pour ceux qui, aujourd'hui, logent encore leur main au creux de la nôtre avec une telle confiance.

Le système d'enseignement dont nous avons besoin, il faut qu'il fasse tout ce qui se fait de mieux ailleurs et qu'il nous sorte, en plus, de notre guêpier culturel. Et que tout ceci se fasse à pas de géant.

Nous appartenons à un groupe où, d'ici une génération, il ne devrait pas rester un *"manoeuvre"*. Je ne veux pas tellement dire un ouvrier sans aucune spécialisation, mais aussi: pas un seul *"manoeuvre culturel"*. Nous ne pouvons pas nous offrir cette faiblesse. Les Français le peuvent peut-être, ou les Américains; nous, certainement pas. Notre urgence particulière est

culturelle. C'est l'impératif particulier de ce rameau de civilisation qui ne sait plus toujours très bien à quelle branche il se rattache. Nous avons des biens matériels, nous avons des richesses naturelles, nous possédons des techniques parmi les plus modernes du siècle. Quand bien même, — ce qui est d'ailleurs impensable —, quand bien même dans le domaine des techniques industrielles nous marquerions le pas pendant une génération entière, nous ne nous en porterions pas beaucoup plus mal. Peut-être même commencerions-nous à apprécier davantage le luxe matériel qui nous entoure. Par contre, nous ne pouvons plus attendre pour réduire l'écart qui existe entre nos artistes et nos penseurs d'une part, et l'ensemble de la population d'autre part. C'est cet écart incroyable, ce dialogue par dessus un abîme qui signifie désarroi, écartèlement, primitivisme perpétuel, et, à la longue: assimilation.

Artistes et penseurs, ici comme ailleurs, ne demandent pas mieux que de faire leur travail: repenser les grands courants de notre époque en termes qui leur soient personnels et qui soient en même temps assimilables par le milieu qui les entoure. Nos artistes sont à la rencontre de deux des courants civilisateurs les plus riches et les plus vivants. En un sens, c'est merveilleux. Nous sommes en état de grande richesse culturelle. D'un jour à l'autre, d'un bout à l'autre de l'année, nous pouvons nous livrer à l'occupation la plus merveilleuse au monde: le pillage intellectuel. Le précepteur de Louis XV disait en montrant la foule: — "Sire, tout ceci est à vous." Nous pouvons dire de même et sans autre forme de procès: — "La civilisation française, la civilisation anglaise ou américaine, tout ceci est à nous." Racine et La Fontaine sont à nous; Claudel est à nous; la nouvelle vague est à nous. Zazie par-dessus le marché; comme le sont Shakespeare, et Faulkner et Miller and by God, Brendan Behan! Nous n'avons produit ni Racine, ni Shakespeare, ni Zazie, ni même Mr. Behan, mais il s'agit là tout au plus d'une entourloupette de l'histoire, et nous avons fini par admettre qu'attendre d'avoir produit un Racine, par exemple, pour aimer de bon coeur l'alexandrin classique, ce serait comme s'il fallait réinventer le catholicisme pour se rendre sans remords à la messe. De nos jours, toutes les civilisations se pillent; on ne peut plus attendre d'avoir une culture autochtone pour emprunter sans remords. Si l'on pille, autant que le pillage soit joyeux!

Encore faut-il qu'à ce joyeux pillage extérieur, réponde un aussi joyeux appétit intérieur. A la grande foire d'empoigne des valeurs modernes, nous ne pourrons participer que si notre population est sensibilisée à ces valeurs. C'est là, avant tout, que l'enseignement entre en jeu. C'est là qu'il peut influer de tout son poids dans les destinées de notre civilisation. Il faut qu'il offre à ce pillage extérieur son corollaire indispensable: la voracité intérieure sans quoi nous restons aux prises avec notre quadrature du cercle canadien: un pays qu'il faut sur-alimenter d'une part, mais pour qui toute alimentation trop forte est inassimilable. Nos artistes ne peuvent pas mâcher le travail indéfiniment jusqu'à ce que les créations artistiques ne soient plus que de la bouillie pour les chats. Il faut que l'éducation accomplisse une

tâche immense: donner à tous nos enfants cette voracité culturelle, cette dentition carnassière sans quoi tous les efforts culturels se perdront dans le sable comme la pluie dans le désert.

En termes culturels, ce que nous attendons de l'enseignement, ce n'est pas tellement l'accroissement d'une élite que la disparition aussi radicale que possible de tout enfant inculte. Une élite, nous en avons une; elle est tenace, gaillarde, militante; mais c'est d'un grand effort d'éducation populaire que nous avons le plus besoin, et en ce sens, l'exemple de la France ni celui de l'Amérique ne sont probants. Il faut faire notre propre exemple. Et pour terminer plus gaiement, voici le genre des entrefilets que j'aimerais lire dans les journaux:

—En 1962, le cinquième du budget provincial ira à l'éducation.

—Au Canada, les membres de l'Enseignement sont les fonctionnaires les mieux payés de tout le pays.

—Les forces armées du Canada ont mis sur pied un vaste système d'éducation générale parallèlement au système d'entraînement militaire.

—Le Canada est le seul pays au monde où les instituteurs sont aussi bien payés que les professeurs.

—A dix-huit ans ,toutes les jeunes filles canadiennes ont un niveau d'éducation comparable, en gros, à celui d'une bonne institutrice.

—Les projets de Radio-Québec et T.V. Québec ont été définitivement abandonnés au profit de la création de centres de recherches pédagogiques.

—Rejetant une fois pour toutes le vieil antagonisme fédéral-provincial en matière d'éducation, le Gouvernement de la Province vient d'enrôler les services de la Télévision d'Etat de 10 heures du matin à quatre heures de l'après-midi pour ses programmes scolaires.

—Le système d'orthographe phonétique mis au point dans la Province de Québec vient d'être accepté en France par le Ministère de l'Education nationale.

—Le Directeur du Centre de Recherches pédagogiques déclare: — "A considérer les méthodes d'Enseignement moyennes des années 1960, on en arrive à se demander si les enfants de ces années-là étaint tous sourds-muets et aveugles ou si l'idée des moyens audio-visuels n'était pas encore née."

—Une commission internationale sous l'égide de l'UNESCO cite la jeunesse étudiante canadienne comme le plus bel exemple de santé physique et mentale.

—Le Ministre de l'Education de la Province fait scandale à l'Université Columbia à New-York en déclarant publiquement: — *"Au Canada nous avons fini par admettre que l'argent qui a le moins d'odeur en matière d'éducation, c'est encore, en définitive, l'argent du Gouvernement.*

En relisant ces quelques derniers paragraphes, je me rends compte qu'ils ne font pas très sérieux, et pourtant je songe toujours à mes enfants, à tous nos enfants, et je n'ai pas vraiment envie de rire.

Jacques BOBET